

vallée de Josaphat, qui va d'une extrémité à l'autre de l'horizon, et où se fait le rassemblement le plus gigantesque des débris humains qui seront appelés à se ranimer quand sonnera la trompette du jugement.

Et afin que la place ne manque pas dans le vieux continent pour faire une sépulture à toutes ces victimes, l'océan, jaloux d'avoir sa part, ouvre chaque jour ses flots au passage d'un navire et creuse en se jouant une fosse nouvelle, où il emporte d'un seul coup les cadavres par centaines dans ses profondeurs insondées.

La mort a sa voix, celle du canon, qui sonne nuit et jour ces perpétuelles funérailles. Son glas crie aux combattants : ce n'est plus l'heure d'aimer la vie, préparez-vous à mourir. Et la puissante rumeur que rien n'arrête franchit les vallées, s'épand sur les campagnes, roule à travers les bois, et, se répercutant jusqu'au cœur des villes lointaines, mêle au tintamarre de leurs affaires ou de leurs plaisirs le rappel impérieux du drame qu'elle ne leur permet pas d'oublier. Dans la lugubre résonnance qui emplit sans arrêt l'horizon de l'Europe, passent des râles, des sanglots.

La mort a ses appareils de massacre, perfectionnés, multipliés. Elle n'a plus besoin de la fausse symbolique que lui prêtaient nos pères. Nous l'avons armée de toute notre richesse, à la moderne. Notre science lui a construit un outillage d'un rendement bien supérieur. Elle va plus vite grâce à nos progrès.

Nos arsenaux l'approvisionnent chaque jour d'engins nouveaux : obus qui transportent leur charge d'explosifs par centaines de kilogs, à dix, quinze, vingt